



Archives de sciences sociales des religions

128 | octobre - décembre 2004
Varia

Jacques Gutwirth, *La Renaissance du hassidisme de 1945 à nos jours*

Paris, Odile Jacob, 2004, 271 p. (bibliogr., annexe, glossaire)

Yves Chevalier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2057>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 53-158

ISBN : 2-222-96754-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Yves Chevalier, « Jacques Gutwirth, *La Renaissance du hassidisme de 1945 à nos jours* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.21, mis en ligne le 16 novembre 2005, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2057>

d'emplacements de divinités protectrices, inscrivent dans le paysage une ligne séparant l'espace intérieur, organisé, protégé, de l'espace extérieur hanté par des puissances dangereuses qu'il faut tenir à l'écart, mais aussi se rendre favorables. Ces rites de protection servent également à conforter la cohésion villageoise.

C'est autre chose que décrit J. Harrison (« King's castles and sacred squares: the founding of Lo Monthang »). Traitant de Lo Monthang, la capitale du Mustang, il montre que ce remarquable ensemble architectural remontant au XV^e siècle, avec son palais et son monastère, ne fut jamais à proprement parler une ville mais un centre cérémoniel, symbole de la puissance du monarque, appuyée sur celle des dieux. On retrouve par contre l'organisation spatiale dans l'étude de R. Herdick sur la région de Yanthang et le monastère de Ridzong, au Ladakh. La tripartition y règne dans les niveaux verticalement étagés des habitations comme dans la répartition horizontale des zones cultivées, cette tripartition étant elle-même celle de l'ordre cosmique que régissent les divinités, dont les sanctuaires érigés par les fondateurs du village ponctuent le paysage en le sacralisant.

L'étude du célèbre monastère bouddhique de Lamayuru, au Ladakh, par A. Vanquaille et H. Vets (« Lamayuru: The symbolic architecture of Light ») fait également ressortir l'opposition entre zone habitée, rituellement organisée – celle du vaste complexe de construction du monastère qui, avec l'espace qui l'entoure, forme une sorte de mandala centré sur l'image de Vairocana – espace sacralisé dont le soleil dans sa course éclaire les différentes parties et le paysage qui l'entoure. Il y a peut-être là une trace du culte solaire qui eut son importance en Inde et en particulier au Cachemire, région proche du Ladakh : l'article contient sur ce sujet d'intéressantes indications.

F-K. Ehrard (« Pilgrims in search of sacred lands ») se concentre sur le développement d'un paysage sacré bouddhiste dans la région du Mustang du XVIII^e siècle à nos jours, cependant que K. et N. Gutschow (« A Landscape dissolved : Households, fields, and irrigation in Rinam, Northwest India ») distinguent les éléments composants (champs, eau, maisons, êtres humains) d'un village himalayen indien en montrant les relations existant entre eux. Le village y apparaît comme un espace organisé et fluide, mais aussi circonscrit afin d'être protégé des forces surnaturelles extérieures présentes dans le paysage montagneux qui l'entoure. C'est précisément ce jeu de deux oppositions – haut et bas, intérieur et extérieur – dans le cas d'un village tibétain du Mustang qu'explorent N.G. et C.R. (« Up and down, inside and outside: notions

of space and territory in Tibetan villages of Mustang ») en notant les fonctions changeantes qui opposent ces éléments qui, s'ils sont « fluides » dans la zone habitée, n'en séparent pas moins nettement celle-ci de l'espace par nature hostile qui l'entoure.

W. Sax, enfin (« Divine kingdoms in the Central Himalaya »), décrit des processions de divinités au Garwhal et dans le Kumaon indiens, qui servent à marquer les limites de leurs royaumes, lesquels sont autant de « paysages sacrés ». Selon l'A., ces processions serviraient moins à souligner la présence d'une réalité divine transcendante qu'à maintenir ou développer des pratiques traditionnelles caractéristiques de ces régions.

Tous ces articles sont abondamment illustrés de dessins, plans, diagrammes ainsi que de photographies ou planches en couleur qui en éclairent et en explicitent le propos. L'illustration de ce volume est d'une qualité tout à fait remarquable : on a autant de plaisir à le regarder que l'on trouve d'intérêt à le lire. Il fait partie d'une série d'ouvrages sur la zone himalayenne qui, tant par leur contenu que par leur présentation, font honneur à l'Académie Autrichienne des Sciences. Un glossaire des termes tibétains (en orthographe tibétaine et simplifiée), une bibliographie par article et un index complètent ce bel et très intéressant ouvrage.

André Padoux.

128.21

GUTWIRTH (Jacques).

La Renaissance du hassidisme de 1945 à nos jours. Paris, Odile Jacob, 2004, 271 p. (bibliogr., annexe, glossaire).

Au début des années 1960, J.G. avait mené une enquête par « observation participante » auprès d'un groupe juif ultra-religieux, celui des hassidim de Belz, qui s'était installé à Anvers après la Seconde Guerre mondiale. Il en avait tiré d'abord sa thèse de doctorat ès Lettres, puis un livre : *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique* (Paris, Éditions de Minuit, 1970 [cf. *Arch.* 30-216]). Il s'agissait alors d'une petite communauté de 418 personnes, relevant d'une forme de judaïsme qui devait compter, vers 1945, autour de 20 000 personnes de par le monde, et dont on pouvait se demander quel serait son avenir. Originaire de l'Europe orientale, le hassidisme avait en effet été pratiquement anéanti par la Shoah. Aujourd'hui, on compte entre 350 000 et 400 000 hassidim dont la moitié en Israël et le reste dispersé en Europe du Nord (Belgique, Angleterre, France) et en Amérique (États-Unis, Canada). C'est cette

« renaissance », et ce dynamisme qu'elle suppose, que l'A. a voulu interroger dans ce livre, autant fruit de sa connaissance intime du terrain que de l'utilisation systématique de la documentation disponible, très riche (une bibliographie de 16 pages recense les travaux imprimés), mais aussi de la presse et d'internet.

L'ouvrage s'ouvre sur un chapitre : « De la naissance à la renaissance » qui dresse à grands traits ce qu'est le hassidisme : son origine au début du XVIII^e siècle au sein des couches défavorisées de la population juive, qui se regroupaient autour d'un « maître » charismatique, le *rèbbe* en yiddish ; la première dynastie créée par le Baal Shêm Tov en Ukraine ; l'expansion du mouvement jusqu'à la fin du XIX^e siècle puis son déclin qui avait commencé dès le début du XX^e siècle, du fait de la forte émigration (marquée par la sécularisation) des juifs d'Europe de l'Est, essentiellement vers les États-Unis (où le hassidisme ne s'est pratiquement pas implanté avant la Seconde Guerre mondiale), du fait aussi des persécutions antireligieuses du nouveau régime en Union Soviétique. Si le sort des communautés hassidiques restées en Europe orientale fut tragique lors de la Seconde Guerre mondiale, leur mode de vie et leur regroupement en quartiers séparés les rendant particulièrement vulnérables, 1945 fut, pour elles, l'année d'un nouveau départ. Les survivants recréent alors des communautés qui trouvent dans des contextes politiques et économiques favorables les conditions de leur développement démographique. Ces communautés, très diverses, à la spiritualité joyeuse, donnant une place importante à la prière mais aussi à l'entraide, préoccupées de transmission (d'où le développement d'un système éducatif propre), possèdent cette caractéristique d'être intimes et chaleureuses, autour du *rèbbe*.

L'A. étudie donc, dans les chapitres suivants, les principales implantations hassidiques actuelles. À Anvers, d'abord (chap. 2) où la proportion des hassidim dans la population juive de la ville est la plus forte. Si leur rôle dans l'industrie diamantaire n'est plus ce qu'il était au début des années 1960, il reste important ; mais c'est la diversité – multiplication des groupes autour de différents *rèbbes*, interactions complexes entre ces divers groupes, en particulier sur la question scolaire, diversification de l'insertion professionnelle de leurs membres dans l'ensemble plus vaste de la société anversoise – qui marque la période actuelle. Pour les États-Unis, l'A. a choisi d'étudier Brooklyn, à New York, où l'on trouve des communautés hassidiques beaucoup plus nombreuses, mais aussi beaucoup plus typées : « Williamsburg, bastion Satmar » (chap. 3), « Borough Park, un

quartier "bourgeois" » (chap. 4) et « Crown Heights, siège du mouvement Loubavitch » (chap. 5). Williamson, le long de East River, regroupe 40 000 hassidim de plusieurs mouvements dont le principal est adepte de la dynastie des *rèbbes* de Satmar, d'origine hongroise ; ils sont farouchement antisionistes, beaucoup moins riches que les hassidim d'Anvers – ils ont pu, à l'instar des Hispaniques, des Indiens et des Noirs, obtenir le statut de « minorité désavantagée », vivant partiellement en autarcie. Borough Park compte environ 60 000 hassidim, d'une vingtaine de communautés différentes, dont la plus importante est celle des hassidim de Bobov, une dynastie d'origine galicienne. Ils sont, en général, d'un niveau socioprofessionnel un peu plus élevé, même si beaucoup d'entre eux exercent des professions liées aux fonctions religieuses : maîtres d'école, abatteurs rituels, commerçants d'alimentation casher ; ils reconnaissent la légitimité de l'État d'Israël mais sont surtout bien intégrés à la société américaine. Enfin Crown Heights est aujourd'hui habité principalement par les hassidim de Loubavitch, quelque 12 000 à 16 000 personnes. Le *rèbbe* Joseph Isaac Schneerson (1880-1950) y est venu s'installer en 1940, fuyant les persécutions nazies. Le mouvement Loubavitch est caractérisé par une intense activité missionnaire parmi les juifs ; Menachem Mendel Schneerson (1902-1994), gendre du précédent, diplômé de l'École supérieure des travaux publics de Paris, est celui qui donna au mouvement cette caractéristique spécifique. De ce fait, la communauté Loubavitch est sociologiquement très différente des autres mouvements hassidiques, beaucoup plus hétérogènes. C'est aussi la communauté où le « culte de la personnalité » du *rèbbe*, classique dans tous les groupes hassidiques, a pris des proportions telles qu'un certain nombre d'adeptes en sont venus à le considérer comme le messie, précurseur de la rédemption.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'A. étudie les centres majeurs du mouvement hassidique en Israël : à Jérusalem (chap. 6) et à Bné Brak, près de Tel-Aviv (chap. 7). À Jérusalem, les hassidim sont d'installation ancienne et très diversifiés ; on les estime à la moitié des 128 000 ultra-orthodoxes qui y résident. La communauté la plus importante est celle de Belz, dont la dynastie vient de Galicie où elle a été fondée au XIX^e siècle ; elle a connu un essor considérable en nombre, et a développé, souvent conjointement avec d'autres groupes, un ensemble complexe d'organisation d'entraide ; elle est surtout caractérisée par sa participation à la vie politique d'Israël – dont elle tire de nombreuses subventions – à travers le Conseil des Grands de la Torah et le parti *Agoudat Israël*. L'A. présente aussi d'autres dynasties

hassidiques, celle de Bratslav, celle de Toldot Aronot du *rèbbe* Arele, toutes deux antisionistes, celle de Guèr, traditionaliste sans claudication, plus « prosélyte » à la manière des Loubavitch, engagée dans l'Agoudat Israël comme les Belzer... La ville de Bné Brak est, elle, une citadelle de l'ultra-orthodoxie : sur 145 000 habitants, ce qui la place au dixième rang de l'ensemble des villes d'Israël, on compte 85 % « d'hommes en noir » (termes par lesquels on désigne, en Israël, les ultra-orthodoxes, femmes et enfants compris). Un certain nombre sont *misnagdem*, ultra-orthodoxes non hassidiques, d'origine lithuanienne et russe, mais beaucoup sont hassidim, relevant de diverses communautés : Guèr, Belz, Satmar et de beaucoup d'autres (y compris Loubavitch, même s'ils y sont moins nombreux). Il s'agit toujours de groupes d'un niveau de revenus faible, composés de familles nombreuses, et pour lesquels une série d'institutions d'assistance ont été mises en place.

Un 5^e chapitre est consacré au mouvement Loubavitch en France, qui s'est développé après la guerre à Paris et dans la région parisienne. On compte aujourd'hui entre 10 000 et 15 000 adeptes. Ce mouvement, qui a développé en France (non sans quelques problèmes, en particulier financiers) un ensemble d'écoles et de *yeshivot* (écoles talmudiques), y a pris un caractère spécifique en intégrant dans ses rangs un certain nombre de juifs sépharades, surtout de la seconde ou troisième génération, attirés par le traditionalisme loubavitch. En retour, selon l'A., on assiste à la « séphardisation » de Loubavitch en France, ce qui constitue un phénomène sociologique original au sein du mouvement.

Dans le chapitre conclusif : « Vision d'ensemble », l'A. cherche à tirer les enseignements de cette « renaissance imprévisible » en pointant les facteurs qui ont permis cette expansion. Une vie communautaire intense, qui constitue pour les adeptes un soutien psychologique indéniable, une démographie nettement plus forte que dans les autres parties de la judaïcité, un habile équilibre entre tradition et modernité, dans la mesure où les apports de cette dernière ne mettent pas en cause les croyances et le mode de vie du groupe (pas de télévision, mais internet... sous certaines conditions), un contexte économique et politique favorable, enfin, les pays où ils se sont implantés permettant aux hassidim de développer, dans le respect des lois, leur style de vie particulier. Reste cependant la place des femmes, qui sont loin de disposer de l'autonomie que certaines revendiquent déjà, même si des évolutions sont perceptibles. Les éléments analysés ici montrent bien

que le monde hassidique constitue un modèle d'identité juive maximale, à la fois religieuse, culturelle et sociale, qui joue un rôle d'entraînement pour l'ensemble du judaïsme. Et à ce titre, il y occupe une place non négligeable.

Yves Chevalier.

128.22

HALLIDAY (Fred).

Two Hours That Shook The World. September 11, 2001: Causes & Consequences. Londres, Saqi, 2002, 256 p. (bibliogr., annexes).

Many books have been written on the events of September 11, its causes and consequences, many of them of doubtful quality. F.H.'s book is one of those worth reading even three years after the terrorist attacks on the World Trade Center and the Pentagon. Its importance mainly lies in the fact that its author combines regional and cultural expertise with a thorough knowledge of international relations, quite a rare combination of qualifications but necessary in order to give a comprehensive insight into the origins of Islamist militancy. What has to be criticized, however, is the structure of the book, which is composed only partly of chapters actually written after September 11 (ch. 1-5 and 12). Most other chapters (6-10) are reprints of articles about specific aspects of Middle Eastern politics published and/or written before and could have used some careful editing in order to fit into the otherwise stringent argumentation of chapters 1-5 and 12. At times, the book seems to have been cobbled together.

The book starts with a gloomy prognosis for the future. F.H. predicts a general, i.e. political, economic, and personal loss of security not only in those countries directly affected by terrorism but also on a worldwide scale: "The events have precipitated a global crisis that will, if we are lucky, take a hundred years to resolve." F.H.'s analytical starting point, however, is the concept of the "greater West Asian crisis", defining West Asia as the Arab world plus Iran, Afghanistan and Pakistan. Its three main features according to F.H. are "the new pattern of linkages between hitherto separate conflicts", "the crisis of the state in this region" and "the emergence of a new, transnational and fundamentalist Islam" (p. 38).

Compared to the situation 20 or 30 years ago, historically distinct conflicts in Iraq and Israel/Palestine with the extension to Bosnia, Afghanistan and Kashmir have become more and more interconnected and militants increasingly and successfully try to portray the resistance to the alleged aggressors in these conflicts,